

**MICHAEL ROCKEFELLER :
L'EXPÉDITION MAUDITE**

MARS 2026

N°1

JAN LUYKEN,
LE MIROIR DES MARTYRS

CHASSEURS DE TÊTES,
L'OPÉRATION SEMUT

DÉCOUVERTES ET
ERRANCES ALCHEMIQUES

Azara

étrange & populaire



LE DOSSIER ROCKEFELLER	05
Un richissime héritier disparaît au cours d'une expédition maudite en nouvelle guinée	
CHASSEURS DE TÊTES	18
Enquête sur les Dayaks de Bornéo	
LE DERNIER DES MAGICIENS	28
découvertes et errances alchimiques	
JAN LUYKEN	33
Le Miroir des martyrs	





RÉDACTEUR EN CHEF

JAMES LEBRETON

DIRECTION ARTISTIQUE

VINCENT BONZANNI

RÉDACTION

VIRGILE LEBRETON

GÉRALDINE RAMERO



CONTRIBUTEURS

VINCENT BONZANNI

A été dresseur de chevaux,
assistant d'un faussaire florentin et
régisseur de théâtre ambulant.

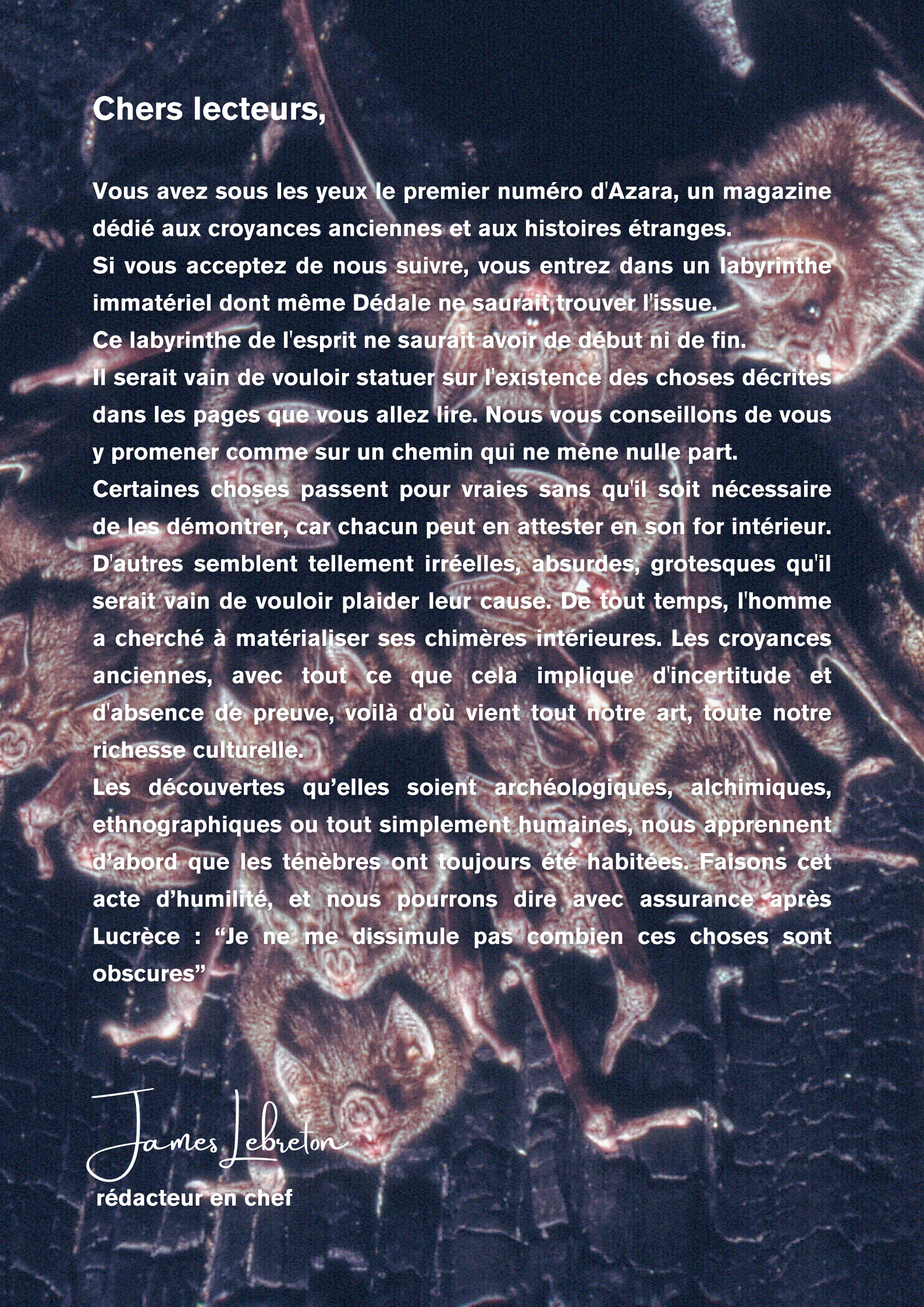
VIRGILE LEBRETON

Documentaliste. Sait tout trouver
sauf une raison de sortir.

GÉRALDINE RAMERO

Spécialiste du Gandhara. A tout
supporté. Surtout moi.

WWW.VILLAGEOFSTRANGE.COM



Chers lecteurs,

Vous avez sous les yeux le premier numéro d'Azara, un magazine dédié aux croyances anciennes et aux histoires étranges.

Si vous acceptez de nous suivre, vous entrez dans un labyrinthe immatériel dont même Dédale ne saurait trouver l'issue.

Ce labyrinthe de l'esprit ne saurait avoir de début ni de fin.

Il serait vain de vouloir statuer sur l'existence des choses décrites dans les pages que vous allez lire. Nous vous conseillons de vous y promener comme sur un chemin qui ne mène nulle part.

Certaines choses passent pour vraies sans qu'il soit nécessaire de les démontrer, car chacun peut en attester en son for intérieur.

D'autres semblent tellement irréelles, absurdes, grotesques qu'il serait vain de vouloir plaider leur cause. De tout temps, l'homme a cherché à matérialiser ses chimères intérieures. Les croyances anciennes, avec tout ce que cela implique d'incertitude et d'absence de preuve, voilà d'où vient tout notre art, toute notre richesse culturelle.

Les découvertes qu'elles soient archéologiques, alchimiques, ethnographiques ou tout simplement humaines, nous apprennent d'abord que les ténèbres ont toujours été habitées. Faisons cet acte d'humilité, et nous pourrons dire avec assurance après Lucrèce : "Je ne me dissimule pas combien ces choses sont obscures"

James Lebreton

rédacteur en chef

MICHAEL ROCKEFELLER: LE DISPARU D'ARAFURA

Le 19 novembre 1961, Michael Rockefeller disparaît dans les eaux noires de la mer d'Arafura. Il avait 23 ans, c'était l'héritier d'une des plus grandes fortunes d'Amérique, on ne le reverrait jamais.



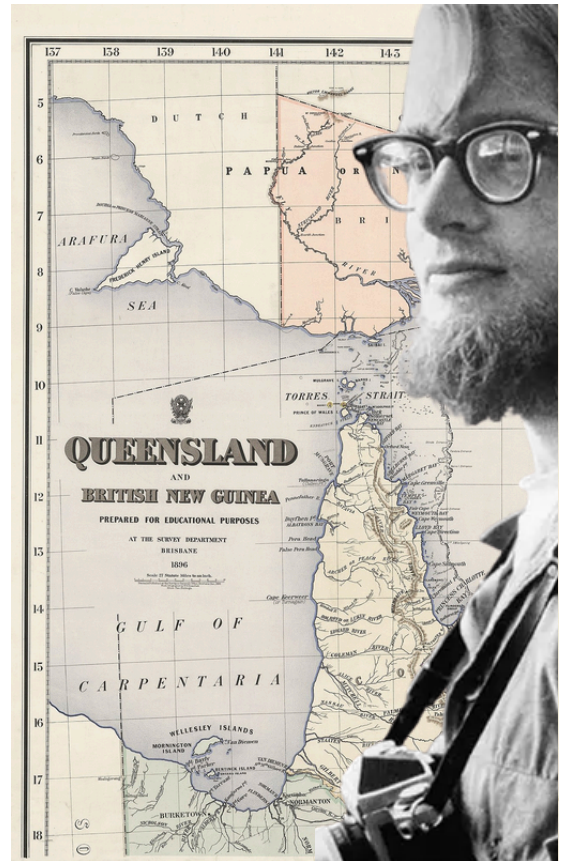
I. Un naufrage près des côtes de la Nouvelle-Guinée

La coque est renversée depuis vingt-quatre heures. Autour d'elle, la mer d'Arafura – tiède, opaque, indifférente. Deux hommes s'y accrochent comme à une promesse : René Wassing, anthropologue néerlandais au calme méthodique, et Michael Clark Rockefeller, vingt-trois ans, petit-fils de John D. Rockefeller, l'homme qui avait mis l'Amérique à l'essence.

La veille, le 17 novembre, leur catamaran avait chaviré à trois miles des côtes de la Nouvelle-Guinée néerlandaise. Un grain subit, des courants croisés – rien d'exceptionnel dans ces eaux-là. Les deux guides locaux qui les accompagnaient avaient aussitôt plongé pour nager chercher du secours. Wassing et Rockefeller, eux, avaient attendu. Ils avaient attendu toute la nuit, puis tout le lendemain, accrochés à la coque en bois qui dérivait lentement vers le large.

C'est au matin du 19 novembre que Michael prend sa décision. Il regarde la ligne sombre de la côte. Il calcule. Quinze kilomètres, peut-être. Il est sportif, il nage bien. Il a fabriqué une sorte de flotteur de fortune avec deux bidons d'essence vides qu'il attache à sa ceinture. Il met ses lunettes – les épaisses montures noires qu'on voit sur toutes les photos. Il se tourne vers Wassing et dit, presque simplement :

« JE PENSE QUE JE PEUX Y ARRIVER. »



Puis il glisse le long de la coque et disparaît dans l'eau. Wassing restera là. Il sera secouru le lendemain matin, à vingt-deux miles des côtes – emporté encore plus loin par les courants. Michael Rockefeller, lui, ne sera jamais retrouvé.

Nelson Rockefeller – gouverneur de New York, futur vice-président des États-Unis – prend le premier avion. Sa fille Mary, sœur jumelle de Michael, l'accompagne. Ils veulent être là si les recherches portent leurs fruits. Les Pays-Bas déploient avions et unités militaires, l'Australie propose son aide. Les populations locales, Kapi et Atsj, participent elles aussi aux recherches. Rien. Aucun corps. Aucun vêtement. Aucun bidon d'essence.

En 1964, Michael Clark Rockefeller est officiellement déclaré mort. Cause probable : noyade. Le dossier est fermé. Ou plutôt, on essaie de le fermer.

II. L'héritier

Pour comprendre ce qu'il faisait là, à l'autre bout du monde dans une pirogue qui prend l'eau, il faut comprendre qui était Michael Rockefeller – et surtout, qui il cherchait à ne pas être.

Né en 1938, cinquième enfant de Nelson, Michael grandit dans l'ombre écrasante d'une famille qui avait redéfini les contours du capitalisme américain. Les Rockefeller n'étaient pas riches : ils étaient une institution. Une dynastie. Un mythe. Et comme tous les enfants de mythe, Michael devait choisir : se fondre dedans ou en sortir.



**MICHAEL GRANDIT DANS
L'OMBRE ÉCRASANTE
D'UNE FAMILLE QUI AVAIT
REDÉFINI LES CONTOURS
DU CAPITALISME
AMÉRICAIN.**

Il choisit une troisième voie, plus singulière : l'art. Diplômé de Harvard en 1960 avec mention, il aurait pu intégrer l'empire familial, gérer des participations, présider des conseils. À la place, il devient preneur de son pour un documentaire ethnographique. *Dead Birds*, de Robert Gardner, tourné auprès des Dani de Nouvelle-Guinée – une peuplade des hauts plateaux dont les guerres rituelles organisées scandaient le temps comme d'autres peuples scandent les saisons. Ce premier voyage le transforme. Il y a dans les objets que Michael ramène – boucliers, sculptures, poteaux bisj sculptés dans le bois – une puissance brute que les galeries de son père ne peuvent pas égaler. Nelson Rockefeller avait fondé le Musée d'Art Primitif à New York en 1957 avec la sensibilité d'un collectionneur raffiné qui perçoit la beauté d'un objet sans en entendre les résonances. Michael, lui, veut aller plus loin. Il veut comprendre.

Lors de cette première expédition, il découvre l'art des Asmat – peuple des marais côtiers du sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Des sculptures funéraires d'une complexité vertigineuse, des poteaux bisj de cinq mètres de haut dédiés aux morts qui réclament vengeance. Il rentre aux États-Unis avec une obsession : y retourner, y rester plus longtemps, constituer une vraie collection.

En novembre 1961, il repart. Il a avec lui René Wassing, de l'argent pour acheter des pièces, et cette phrase qu'il écrit dans une lettre avant d'embarquer : « Maintenant, c'est un pays sauvage et en quelque sorte plus éloigné que ce que j'ai jamais vu auparavant. » Il semblait s'en réjouir.

III. Le monde qu'il cherchait

Les Asmat vivent dans l'un des environnements les plus hostiles de la planète : un labyrinthe de mangroves, de rivières et de marécages sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée, là où la forêt tropicale se dissout lentement dans la mer. La terre est si basse, si mouvante, qu'il est difficile d'y distinguer l'eau de la terre ferme. Un monde-frontière, entre deux états.

Dans la cosmologie asmat, les morts ne quittent pas les vivants – ils attendent. Ils attendent que les survivants les vengent, que le sang de leur ennemi soit versé pour leur permettre de passer dans l'autre monde. Tant que cette dette n'est pas acquittée, les esprits des morts errent, perturbent les récoltes, envoient les maladies, troublent les rivières. La chasse aux têtes n'était pas de la violence pour de la violence : c'était de la liturgie.



**LES CHOSES QUI ONT
ATTIRÉ MICHAEL VERS LES
ASMAT SONT PEUT-ÊTRE
LES CHOSES QUI L'ONT
TUÉ.**

Les poteaux bisj que Michael Rockefeller collectionnait avec fièvre – en échange de quelques haches, quelques pièces – n'étaient pas des œuvres d'art au sens occidental du terme. Ils étaient des requêtes adressées aux morts. Des commandements sculptés dans le bois pour rappeler aux vivants qu'une vengeance était due. Quand Michael les emportait dans ses caisses pour les acheminer vers New York, il ne le savait pas. Ou ne voulait pas le savoir.

Il y a dans cette ignorance quelque chose de poignant – et peut-être de fatal. Comme le notera bien plus tard Carl Hoffman, « les choses qui ont attiré Michael vers les Asmat sont peut-être les choses qui l'ont tué. »

En 1957, quatre ans avant la disparition de Rockefeller, une guerre éclate entre les villages d'Omadesep et d'Otsjanep. Des hommes sont tués. Des dettes de sang s'accumulent. En 1958, une patrouille militaire néerlandaise commandée par un officier nommé Max Lapré intervient au village d'Otsjanep, accusé d'avoir attaqué des missionnaires. La patrouille ouvre le feu. Plusieurs chefs sont tués.

Dans la logique asmat, ces morts appelaient une vengeance. Les esprits des chefs tués attendaient. Ils attendraient peut-être longtemps. Ou peut-être qu'un jour, un homme seul, épuisé, blanc, sortirait de l'eau.

IV. Ce qu'on sait, ce qu'on tait

Pendant des décennies, la thèse officielle reste la noyade. Ça évite de poser des questions gênantes sur ce qui aurait pu se passer sur la plage d'Otsjanep si un nageur blanc et épuisé avait émergé de l'eau quelques heures après avoir quitté le catamaran. Mais l'absence de corps alimente les spéculations. Dès 1968, des rumeurs commencent à circuler. Un témoignage indique qu'il aurait été tué par des guerriers asmat et son corps consommé. En 1969, le journaliste américain Milt Machlin affirme avoir des preuves qu'il a été mis à mort par des habitants d'Otsjanep – en représailles, précisément, du massacre de 1958. En 2000, l'anthropologue Tobias Schneebaum déclare dans un documentaire que Michael Rockefeller a bien été capturé et tué.



**NELSON ROCKEFELLER
TIENT UNE CONFÉRENCE
DE PRESSE À MERAUKE, EN
INDONÉSIE, AU SUJET DE LA
DISPARITION DE SON FILS
MICHAEL.**

Mais c'est Carl Hoffman, journaliste au National Geographic, qui donne l'enquête la plus complète. En 2012, il se rend en Nouvelle-Guinée. Il passe des semaines dans les villages, collecte des témoignages, retrouve des documents néerlandais classifiés. Son livre, publié en 2014 et traduit en français sous le titre *Le Destin Funeste* de Michael Rockefeller, reconstitue ce qui s'est probablement passé.

Selon Hoffman, Michael Rockefeller a bien réussi à nager jusqu'à la côte. Il est arrivé épuisé, vulnérable, aux abords d'Otsjanep. Des hommes l'ont vu arriver de l'eau. Dans le contexte de dette de sang qui pesait sur le village depuis 1958, sa mort n'était pas un acte de violence ordinaire. C'était un acte rituel. Une réponse à une dette. Les morts néerlandais tués par Max Lapré appelaient des morts en retour.

Les autorités néerlandaises, elles, savaient. Ou soupçonnaient très fortement. Des enquêtes internes avaient été menées dès 1962. Mais reconnaître la vérité aurait signifié reconnaître que la Nouvelle-Guinée néerlandaise – dont les Pays-Bas tentaient alors de maintenir le contrôle face à l'Indonésie de Sukarno – était un territoire encore en proie à des pratiques que la propagande coloniale prétendait avoir éradiquées depuis longtemps. Et puis, il y avait les Rockefeller. Nelson Rockefeller, gouverneur de New York. La famille la plus puissante d'Amérique. On n'annonce pas à ce genre de famille que leur fils a été tué et peut-être consommé par une tribu de Papouasie.

On leur dit qu'il s'est noyé. On ferme le dossier. Et les documents restent dans des archives, à La Haye, pendant cinquante ans.

Les monstres marins d'Arafura

Entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, cette petite mer chaude de l'océan indien est un trésor de bio diversité pour les chercheurs. Mais avec ses nombreuses espèces de requins, ses courants imprévisibles et la présence de la redoutable cuboméduse c'est aussi un cauchemar liquide pour un naufragé. Michael Rockefeller a nagé quinze kilomètres dans les eaux opaques d'Arafura.

Ce qui suit est un inventaire.



942^B

Peuplé de monstres marins

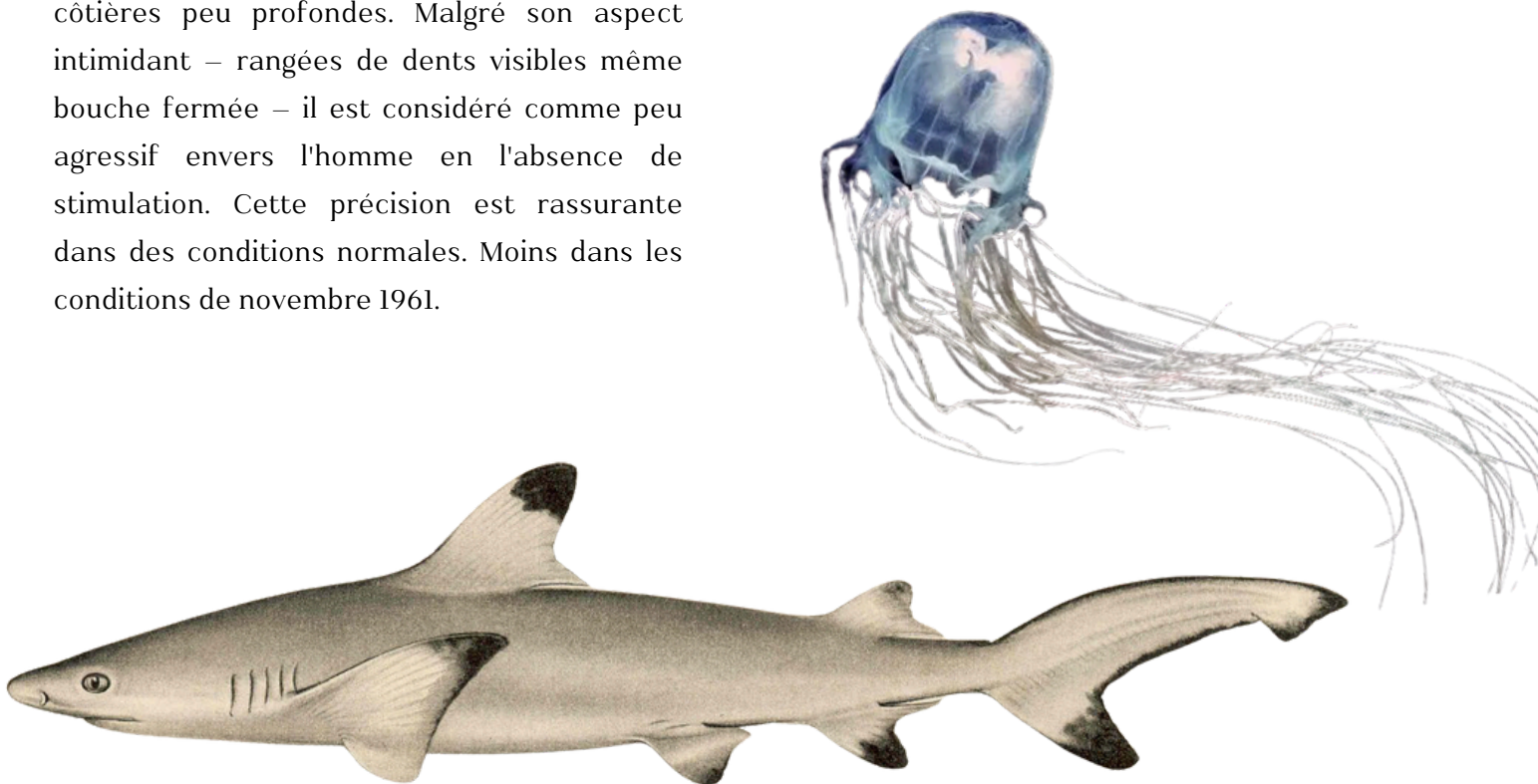
Le requin à pointes noires – *Carcharhinus melanopterus* – est l'espèce la plus commune dans ces eaux. Facilement reconnaissable à ses nageoires bordées de noir, il patrouille les eaux côtières et les récifs à faible profondeur. C'est précisément le type d'environnement qu'un nageur épuisé traverserait en approchant du rivage.

Le grand requin-marteau – *Sphyrna mokarran* – est lui aussi présent. Le plus grand des requins-marteaux, jusqu'à six mètres, avec une tête en forme de maillet qui lui permet de détecter les champs électriques produits par les proies en détresse. Un nageur qui lutte depuis des heures produit exactement ce genre de signaux.

Le requin tigre de sable – *Carcharias taurus* – fréquente les fonds sableux et les zones côtières peu profondes. Malgré son aspect intimidant – rangées de dents visibles même bouche fermée – il est considéré comme peu agressif envers l'homme en l'absence de stimulation. Cette précision est rassurante dans des conditions normales. Moins dans les conditions de novembre 1961.

Il faut ajouter à ce tableau le marlin bleu – *Makaira nigricans* – qui peut dépasser les quatre mètres et dont la mâchoire supérieure forme une épée. La rascasse volante – *Pterois volitans* – dont les nageoires pectorales portent des épines venimeuses capables de provoquer des douleurs paralysantes. Et la cuboméduse australienne – *Chironex fleckeri* – dont les tentacules peuvent atteindre trois mètres et dont le venin est l'un des plus puissants du monde animal, capable de tuer un homme adulte en quelques minutes.

La cuboméduse est particulièrement active en surface, dans les eaux chaudes peu profondes, entre octobre et mai. Michael Rockefeller a sauté à l'eau le 19 novembre.





L'ART ASMAT

Ce que Michael Rockefeller venait chercher dans les marécages de Nouvelle-Guinée n'était pas de l'art au sens occidental du terme. C'était autre chose — des objets adressés aux morts, des requêtes sculptées dans le bois. Il les a emportés à New York. Ils y sont encore.

Les ancêtres sculptés dans le bois

L'art asmat a été révélé à un public occidental au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, au moment où la Hollande cherchait à consolider sa présence dans la moitié ouest de la Nouvelle-Guinée. Ce qu'on découvrait alors dans les villages des marais côtiers était si particulier, si étranger aux catégories esthétiques disponibles, qu'on ne savait pas tout à fait comment le nommer.

Les figures sculptées sont le plus souvent taillées dans du bois tendre – l'arbre à pain, le sagoutier – avec des rehauts d'ocre rouge en surface et de chaux blanche dans les creux. Elles sont décharnées, recroquevillées sur elles-mêmes, leurs formes anguleuses qui s'harmonisent avec les racines aériennes des palétuviers de la mangrove comme si elles en étaient directement issues. Ce n'est pas une ressemblance fortuite : l'Asmat croit que les humains sont nés des arbres, que ses ancêtres ont été sculptés dans le bois par le dieu Fumeripits avant d'être animés par le son du tambour.

Les boucliers de guerre sont peut-être les pièces les plus frappantes visuellement. Fortement colorés, organisés autour d'un motif répété en forme d'oiseau – astucieusement disposé de façon à délimiter, par superposition, des visages humains dans les espaces négatifs. Ce motif représente la grande roussette, la chauve-souris frugivore qui peuple les forêts de Nouvelle-Guinée et que la cosmologie asmat associe aux âmes des morts. Regarder un bouclier asmat, c'est voir simultanément des oiseaux et des visages – et ne plus savoir lequel précède l'autre.

Les avants de pirogue sont traités en plan ajouré – dentelle de bois sombre représentant des personnages individuels ou des scènes érotiques d'une franchise qui déconcertait les premiers collectionneurs européens. Les personnages doubles, accroupis l'un sur l'autre, peuvent être lus selon l'œil et l'humeur du regardeur : couple enlacé, ou mère et enfant. L'ambiguïté n'est pas un accident de fabrication. Elle est le sujet.





Les poteaux bisj

Les poteaux bisj sont les pièces les plus monumentales de l'art asmat – et les plus chargées de sens. Ce sont des troncs d'arbres inversés, la racine en l'air, sculptés sur toute leur hauteur : des personnages en cariatides superposées portent un décor ajouré de figures humaines et animales. Certains atteignent cinq à six mètres. Ils sont érigés à l'occasion de la fête bisj – une cérémonie funéraire qui peut durer plusieurs semaines et mobiliser tout un village.

Chaque poteau bisj est dédié à un mort précis – quelqu'un dont la mort réclame vengeance. Il est sculpté à la demande de ses proches, selon des règles strictes transmises de père en fils. Le personnage principal représente le défunt. Les figures superposées représentent ses ancêtres. La racine inversée, projetée horizontalement comme une appendice phallique, est appelée tsjemen – un symbole de puissance vitale destiné à rappeler aux vivants que le mort attend toujours.

Une fois la cérémonie achevée et la vengeance accomplie, les poteaux bisj sont abandonnés en forêt, laissés à la pourriture. Leur décomposition accompagne le passage de l'âme du mort dans l'autre monde. Un poteau bisj conservé est donc, dans la cosmologie asmat, un poteau bisj dont la fonction n'a pas été accomplie – un mort qui attend encore.

C'est précisément ces poteaux que Michael Rockefeller venait acheter. Il en offrait quelques haches de métal en échange – une monnaie d'échange considérable dans des villages qui travaillaient encore la pierre. Les Asmat acceptaient, non sans réticence. Peut-être parce qu'ils comprenaient que les étrangers ne comprenaient pas ce qu'ils emportaient.



L'aile Rockefeller

Nelson Rockefeller avait fondé le Musée d'Art Primitif à New York en 1957, pour accueillir sa collection personnelle d'art non-occidental. En 1974, après la disparition de Michael, le musée ferme ses portes. La collection est intégralement donnée au Metropolitan Museum of Art – avec une condition : une aile lui serait dédiée, portant le nom de son fils.

L'aile Michael C. Rockefeller ouvre au Met en 1982. Elle accueille les arts d'Afrique, des Amériques précolombienne et d'Océanie – dont les collections asmat que Michael avait contribué à constituer. Pendant quarante ans, les poteaux bisj qu'il avait rapportés de Nouvelle-Guinée se sont dressés dans leurs vitrines climatisées sur la Cinquième Avenue, à quelques kilomètres de là où Nelson Rockefeller avait annoncé la disparition de son fils à la presse.

En mai 2025, après plusieurs années de rénovation, l'aile a rouvert dans une version entièrement repensée. Plus de 650 œuvres d'Océanie sont désormais présentées selon une nouvelle organisation – non plus par région géographique, mais par connexions ancestrales et temporalités indigènes. Les voix des communautés d'origine ont été associées à la mise en scène. Des films commandés à des artistes océaniens contemporains accompagnent les pièces historiques. Le cartel a changé. Le poteau bisj est le même.

Il y a quelque chose de vertigineux dans ce trajet – des marécages d'Otsjanep aux salles climatisées du Met, du mort qui attend vengeance à l'œuvre d'art qui attend le visiteur. La cosmologie asmat dit que les poteaux bisj doivent pourrir en forêt pour que les âmes soient libérées. Ceux de Rockefeller sont conservés depuis soixante ans dans des conditions optimales de préservation. On ignore ce que ça signifie pour les morts qu'ils représentent. Probablement rien de bon.





CHASSEURS DE TÊTES

une histoire humaine

Il y a 14 000 ans, dans une grotte du sud-ouest de l'actuelle Angleterre, des hommes façonnaient des coupes dans des crânes humains pour des cérémonies dont on ignore tout. En 1945 à Bornéo, des agents alliés parachutés en territoire japonais autorisaient officiellement la chasse aux têtes pour recruter leur armée. Ce n'est pas une histoire de barbares. C'est une histoire humaine.

I. La grotte de Gough

En 1903, des ouvriers qui creusaient dans la grotte de Gough, dans le Somerset anglais, mettent au jour le squelette le plus complet de l'ère mésolithique jamais découvert en Grande-Bretagne. Il a environ dix mille ans. On l'appelle Cheddar Man.

Mais Cheddar Man n'était pas le premier occupant des lieux. En 2011, des archéologues réexaminent des ossements bien plus anciens trouvés dans la même grotte – datant d'environ 14 700 ans, époque magdalénienne. Parmi eux, des fragments de crânes humains soigneusement travaillés : grattés, polis, les bords régularisés avec une précision qui exclut le hasard. Ce sont des coupes. Des récipients fabriqués à partir de têtes humaines, utilisés vraisemblablement lors de cérémonies funéraires ou rituelles. Des hommes préhistoriques, dans le Somerset, buvaient dans des crânes. Cette pratique dit quelque chose d'essentiel : la relation particulière que l'être humain entretient avec la tête de ses morts – ou de ses ennemis – est aussi ancienne que la civilisation elle-même. Elle traverse les continents, les millénaires, les cultures. Des Celtes aux Scythes, des peuples des hautes terres de Nouvelle-Guinée aux guerriers de Bornéo, la tête n'est pas qu'un trophée. C'est un réceptacle. Un concentré d'âme, de puissance, de mémoire.

Nulle part cette croyance n'a pris une forme plus élaborée, plus codifiée, plus profondément intégrée à une cosmologie entière, qu'à Bornéo.



Gorges de Cheddar, Photochrome vers 1890 et détail d'un crâne ouvragé en forme de coupe.



II. L'ÎLE DU BOUT DU MONDE

Bornéo. Troisième plus grande île du monde, après l'Australie et le Groenland. Une masse de jungle dense, de fleuves noirs, de montagne et de marécage posée au cœur de l'archipel malais, à mi-chemin entre la Chine et l'Inde. Pendant des siècles, les routes de la soie maritime l'ont longée sans vraiment y pénétrer : les marchands arabes, indiens et chinois commerçaient avec les royaumes côtiers, mais l'intérieur de l'île restait un monde à part – immense, impénétrable, gouverné par ses propres lois.

C'est là que vivent les Dayaks – terme générique introduit par les Hollandais pour désigner l'ensemble des peuples non-musulmans de l'intérieur de l'île. Sous ce mot vague se cachent en réalité près de 450 groupes ethniques distincts : Iban, Kayan, Kenyah, Ngaju, Kelabit, Murut... Chacun avec sa langue, ses rituels, son organisation sociale. Mais tous partagent quelques traits communs : la maison longue sur pilotis – ces constructions pouvant atteindre deux cents mètres qui abritent des communautés entières le long des fleuves –, la croyance animiste dans un monde peuplé d'esprits, et la pratique, plus ou moins répandue selon les groupes, de la chasse aux têtes.

Le terme dayak lui-même vient d'une vieille racine austronésienne signifiant « amont » – ceux qui vivent vers les sources, dans les hauteurs, loin de la mer et de ses compromis. Une étymologie qui dit beaucoup.





III. LA LOGIQUE DE LA TÊTE

Il faut résister à la tentation de traiter la chasse aux têtes dayak comme une simple pratique guerrière. Ce serait passer à côté de l'essentiel. Dans leur cosmologie, la tête est le siège de l'âme – de ce principe vital qui anime les êtres et les choses. S'emparer de la tête d'un ennemi, c'est capturer son âme, l'incorporer à sa propre communauté, la mettre au service des vivants.

Les crânes rapportés au village n'étaient pas entassés comme des trophées de chasse. Ils étaient traités avec une attention presque affectueuse : nommés, intégrés dans la vie du foyer, consultés lors des cérémonies. Le crâne de l'ennemi devenait une présence protectrice. On lui parlait. On lui offrait de la nourriture. Certains groupes dayak croyaient que posséder plus de deux crânes ennemis assurait l'entrée au paradis – leur tête propre y comprise dans le compte.

La pratique structurait aussi la société de l'intérieur. Chez les Iban notamment, un jeune homme se devait de rapporter une tête avant de pouvoir prétendre au mariage. Pas par cruauté – par nécessité cosmologique. La tête prouvait qu'il était capable d'assurer la protection spirituelle de sa future famille. Les tatouages venaient confirmer publiquement le palmarès : un motif sur la main pour une tête prise, un autre sur le cou pour les plus accomplis. Le corps du guerrier était une archive.

Tout cela, les premiers Européens à pénétrer dans l'intérieur de Bornéo au XIXe siècle n'en comprenaient rien – ou ne voulaient rien en comprendre. Ils voyaient des sauvages. Ils écrivaient des récits de frisson pour leurs lecteurs londoniens ou parisiens. Ils ne voyaient pas une civilisation.



IV. LES ENVAHISSEURS VENUS D'EUROPE ET DU JAPON

En 1841, James Brooke – aventurier anglais, ancien officier de la Compagnie des Indes orientales – aide le sultan de Brunei à mater une rébellion. En récompense, il obtient le gouvernement du Sarawak, la partie nord-ouest de Bornéo. Il devient le premier des Rajah Blancs : une lignée de trois générations qui gouvernera le Sarawak pendant un siècle, avec une étrange mélange de paternalisme bienveillant, de brutalité coloniale et de fascination sincère pour les peuples qu'elle dominait.

Brooke et ses successeurs s'attaquèrent à la chasse aux têtes avec la même énergie qu'ils mettaient à construire des routes et à planter des drapeaux. Missionnaires et administrateurs coloniaux travaillèrent de concert pour en éradiquer la pratique. Avec un certain succès, du moins en apparence : par 1900, la chasse aux têtes avait considérablement reculé dans les zones sous contrôle britannique ou néerlandais. Elle n'avait pas disparu – elle s'était réfugiée dans les marges, dans les hautes terres, là où l'autorité blanche n'arrivait pas.

Puis vint décembre 1941. Et avec lui, les Japonais.



**TOM HARRISSON
MIT À PROFIT SON
EXPÉRIENCE
DANS LA
RADIODIFFUSION
POUR LA BBC AFIN
D'ÉTABLIR UN
VASTE RÉSEAU DE
COMMUNICATIONS
DANS LA JUNGLE.**

V. L'OPÉRATION SEMUT

Le Japon envahit Bornéo en janvier 1942. L'occupation se concentre d'abord sur les zones côtières et leurs gisements de pétrole – ressource essentielle à l'effort de guerre. Mais rapidement, les soldats japonais s'enfoncent vers l'intérieur, à la recherche de vivres. Ce qu'ils trouvent, c'est une population qui les avait d'abord acceptés comme une puissance suffisamment forte pour supplanter les Blancs – et qui très vite les déteste. Réquisitions brutales, violences, mépris : les Japonais épuisent en quelques mois le crédit de bienveillance qu'ils avaient pu accumuler.

À minuit le 25 mars 1945, huit hommes de la Z Special Unit décollent de leur base dans deux bombardiers B24. Leur mission est classifiée top secret. Ils doivent sauter en parachute au-dessus des hautes terres de Bornéo, s'y installer, collecter du renseignement sur les mouvements japonais – et recruter une armée.

À leur tête : Tom Harrison, Britannique excentrique, officier du Corps de reconnaissance, qui avait l'avantage rare d'avoir déjà séjourné à Bornéo et d'y avoir fait de l'ethnographie.

Ses hommes, australiens pour la plupart, n'avaient pour la grande majorité jamais mis les pieds en Asie. Ils ne parlaient pas les langues dayak. Ils savaient juste une chose sur ces peuples : qu'ils avaient été – et peut-être étaient encore – des chasseurs de têtes. Un livret distribué par l'armée australienne aux soldats envoyés à Bornéo décrivait la chasse aux têtes comme un « sport » dayak, illustré d'un cartoon montrant un homme à demi-nu en train de décapiter joyeusement un soldat en kaki. À leur descente de parachute, les hommes de la Z Special Unit ne savaient pas, comme l'un d'eux le confiera soixante-dix ans plus tard, « lequel craindre le plus : les Japonais ou les Dayaks. »

Les Dayaks ne les tuèrent pas. Ils les observèrent descendre du ciel – et attendirent de voir ce qu'ils avaient à offrir.



Le major G. S. Carter et Dita Bala, un chef de Long Dati.

Les négociations furent laborieuses, arrosées de borak – l'alcool local – et d'une franchise mutuelle que les circonstances imposaient. Harrison et ses hommes avaient des fusils, des munitions, de la quinine. Les chefs dayak avaient des hommes, une connaissance intime de la jungle et une vieille rancune contre l'occupant japonais. L'accord, quand il vint, comportait une clause qui n'avait sans doute jamais figuré dans aucun traité militaire allié : la levée officielle de l'interdiction de la chasse aux têtes. Les Alliés – représentants de la même civilisation qui avait passé un siècle à éradiquer la pratique – accordaient officiellement aux guerriers dayak le droit de reprendre leur tradition. Contre les Japonais uniquement, bien entendu.

Ce qui suivit fut l'une des campagnes de guérilla les plus étranges et les plus efficaces de la Seconde Guerre mondiale. En avril et mai 1945, la seule unité Semut 1 distribue trois cents fusils dans les villages des hautes terres. En juillet, plus de mille hommes sont sous les armes – auxquels il faut ajouter ceux qui continuent à se battre avec leurs armes traditionnelles : le parang, la machette, et surtout la sarbacane. Tom Harrison en vantait lui-même la supériorité tactique dans la jungle : le silence absolu du tir, la possibilité de manquer sa cible et de recommencer sans que personne n'entende rien, les fléchettes enduites d'un poison extrait de la forêt.

Un soldat de l'unité, William Sochon, décrit dans ses carnets une scène qu'il a observée après la mort d'un soldat japonais. Une vieille femme sort une couverture dayak tissée à la main, y pose la tête japonaise, et est rejointe par toutes les jeunes femmes vierges du village. Elles portent la tête comme un nourrisson, en chantant. Le lendemain matin, une petite cabane de feuilles de jungle est construite, et la tête est rôtie. Le rituel est exact, précis, immémorial. Il n'a pas changé depuis des siècles. Seule la provenance du crâne a changé.

À la fin des opérations, l'armée dayak recrutée par la Z Special Unit avait tué ou capturé environ 1 500 soldats japonais. Pour une force dont la plus grande partie ne portait pas d'uniforme et n'avait reçu aucune formation militaire formelle, c'est un résultat qui laissa les officiers alliés sans voix. L'opération Semut resta classifiée secret défense pendant trente ans après la guerre. Les hommes qui y avaient participé ne défilèrent pas le jour de l'Anzac. Ils gardèrent le silence.

VI. CE QU'IL RESTE

Aujourd'hui, Bornéo est partagée entre trois pays : l'Indonésie, la Malaisie et le sultanat de Brunei. La déforestation massive des dernières décennies a ravagé les terres ancestrales des Dayaks avec une brutalité que ni l'occupation japonaise ni la colonisation hollandaise n'avaient égalée. Des millions d'hectares de forêt primaire ont disparu pour laisser place aux plantations d'huile de palme. Les rivières sont polluées. Les animaux reculent.

Les jeunes quittent les maisons longues pour les villes. Les vieux restent, nostalgiques d'un monde qui se dissout plus vite que la mémoire ne peut l'enregistrer. Les cérémonies funéraires subsistent – elles peuvent durer un mois, réunir cinq cents personnes, coûter l'équivalent de plusieurs années de salaire à la famille qui les organise. Elles sont l'un des derniers espaces où quelque chose de l'ancien ordre tient encore debout.

La chasse aux têtes, elle, a officiellement disparu. Officiellement. En 1997, puis en 2001, lors de violents conflits entre Dayaks et immigrants venus de Madura, des décapitations rituelles furent signalées à Kalimantan – la partie indonésienne de l'île. Les anthropologues n'en furent pas surpris. Ils savaient que la pratique ne s'était pas éteinte : elle s'était mise en veille, attendant les conditions qui la rendraient à nouveau nécessaire.

Au fond, ce que l'histoire des Dayaks nous dit – de Cheddar Man à l'opération Semut, de la grotte de Gough aux plantations d'huile de palme – c'est que la ligne entre civilisation et barbarie n'est pas là où on la dessine habituellement. Elle ne sépare pas des peuples. Elle traverse chacun d'entre nous, et elle bouge selon qui tient le stylo.

TROIS TÊTES D'ENFANT



Albrecht Dürer · Venise, 1506 · Plume, encre et lavis sur papier

Albrecht Dürer est à Venise pour la deuxième fois. Il a trente-cinq ans, il est déjà célèbre en Allemagne, et Venise l'éblouit – la lumière, la couleur, les maîtres italiens qu'il étudie avec une avidité de parvenu. C'est l'année où il peint la Fête du Rosaire pour l'église San Bartolomeo di Rialto. C'est aussi l'année où il dessine ces trois têtes.

Ce sont des études. Des exercices de maîtrise anatomique, comme Dürer en produit des centaines – mains, pieds, drapés, visages sous tous les angles. Ces trois têtes d'enfants font partie d'une série de feuilles préparatoires pour la Fête du Rosaire : on reconnaît dans le visage de gauche des traits qui réapparaîtront dans un angelot du tableau final. Dürer travaille ainsi, par accumulation méticuleuse, construisant ses compositions à partir de fragments de réel.

Mais ce qui frappe dans ces trois visages, c'est ce qu'ils ont en commun au-delà de la technique. Les yeux sont mi-clos, ou détournés, ou levés vers quelque chose hors champ. Aucun ne regarde le dessinateur. Aucun ne regarde le spectateur. Ils semblent absents – présents physiquement avec une précision presque photographique, et pourtant partis ailleurs. C'est une qualité que Dürer partage avec les grandes figures de l'iconographie religieuse nordique : cette capacité à représenter des corps entièrement là et des esprits entièrement ailleurs.

La feuille porte en bas à gauche la date 1506 et le monogramme AD – la signature caractéristique que Dürer apposait sur ses œuvres avec la fierté d'un artisan qui sait exactement ce qu'il vaut. Elle est conservée aujourd'hui à la Albertina de Vienne.

Nous l'avons choisie pour ce premier numéro parce qu'elle dit ce qu'Azara cherche : des visages qui regardent ailleurs. Des présences qui pointent vers quelque chose qu'on ne voit pas encore.

LE DERNIER DES MAGICIENS



Alchemist Sendivogius, Jan Matejko

“Alchimie” est un mot qui évoque à la fois la magie et l’imposture scientifique.

Pourtant Isaac Newton a passé trente ans de sa vie à chercher la pierre philosophale – le même Newton qui a inventé la physique moderne.

Il faut peut-être reconsidérer.

I. CONSTERNANTE RÉDUCTION

La vision est tenace : l'alchimiste comme un illuminé enfermé dans son laboratoire, obsédé par la transmutation du plomb en or, psalmodiant des formules ésotériques au-dessus de cornues qui ne donnent rien. Un ancêtre pathétique de la chimie moderne, proto-scientifique égaré dans ses propres illusions, à mi-chemin entre le charlatan et le naïf. Cette image a traversé les siècles pratiquement intacte – et elle est fausse. Ou du moins, elle est si incomplète qu'elle en devient mensongère. L'alchimie est l'une des disciplines intellectuelles les plus longues et les plus riches de l'histoire humaine. Elle naît en Égypte hellénistique, au carrefour des techniques des orfèvres et teinturiers locaux, de la philosophie grecque et des traditions mystiques orientales.

Elle traverse l'Antiquité tardive, est transmise et enrichie par les savants arabes au Moyen Âge – le mot lui-même vient de l'arabe *al-kīmiyā* –, avant de se déployer en Europe du XIII^e au XVIII^e siècle. Pendant cinq siècles, ce sont parmi les esprits les plus vifs du continent qui s'y consacrent. Ce n'est pas une parenthèse de l'histoire des sciences. C'en est le cœur.

Et ses héritages sont partout. L'arsenic, l'antimoine, le zinc : isolés par des alchimistes. La distillation, la sublimation, la précipitation, la réduction : mises au point dans des laboratoires alchimiques. La verrerie de précision, le creuset, l'alambic : instruments alchimiques passés sans modification dans les laboratoires modernes. Même le vocabulaire trahit la filiation – amalgame, élixir, alcool, alchimie elle-même. La chimie n'a pas succédé à l'alchimie comme la lumière succède à l'obscurité. Elle en est sortie, lentement, progressivement, sans rupture nette ni date précise.

II. LE GRAND ŒUVRE

Mais réduire l'alchimie à ses découvertes pratiques, c'est encore passer à côté de l'essentiel. Ce que cherchaient vraiment les alchimistes n'était pas d'abord de la richesse – même si certains charlatans en promettaient. C'était la compréhension de la nature profonde de la matière, et à travers elle, du cosmos tout entier.

La transmutation des métaux n'était pas un objectif naïf dans le contexte de la pensée antique et médiévale. Si l'on croit – comme Aristote, comme la quasi-totalité des philosophes jusqu'au XVII^e siècle – que la matière est fondamentalement une et que les différentes substances ne sont que des arrangements variés de principes communs, alors transformer le plomb en or n'est pas une chimère. C'est simplement une modification de l'arrangement. Une purification. Une élévation.

Le grand œuvre – la fabrication de la pierre philosophale – était dans cette perspective bien plus qu'une recette. C'était un programme cosmologique. La pierre philosophale opérait sur la matière ce que la grâce divine opère sur l'âme humaine : elle la purifiait, l'élevait, la transformait de l'état brut à l'état parfait. Beaucoup d'alchimistes menaient le travail sur les métaux et le travail sur eux-mêmes en parallèle. Le laboratoire était un lieu d'expérimentation intérieure autant qu'extérieure.

Ce n'était pas de la superstition. C'était une autre façon, cohérente dans ses propres termes, de poser les questions fondamentales : qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que la transformation ? Qu'est-ce que la perfection ?



Manuscrit alchimique du XVI^e siècle, Rotulum hieroglyphicum (Western Manuscript 693), attribué à George Ripley. Ce cryptogramme illustré expose, sous forme symbolique et énigmatique, les étapes de la quête de la pierre philosophale, où images et allégories traduisent les transformations secrètes de l'Œuvre.



III. NEWTON NOCTURNE

Isaac Newton naît en 1643 dans le Lincolnshire. Enfant solitaire, placé en pension chez un apothicaire à l'âge de douze ans – première rencontre avec les substances, les fioles, les odeurs âcres des préparations. Il entre à Cambridge en 1661. En 1687, il publie les *Principia Mathematica* : la loi de la gravitation universelle, les trois lois du mouvement, la mécanique classique dans toute sa gloire. C'est l'un des livres les plus importants jamais écrits.

Ce que ses contemporains ne savent pas – ce que ses biographes mettront deux siècles à découvrir – c'est que pendant toute cette période, et bien au-delà, Newton mène une double vie. La nuit, ou dans les heures dérobées au travail officiel, il est alchimiste. Il lit tout ce qui existe, annote des centaines d'ouvrages, remplit des carnets d'expériences. Sa bibliothèque alchimique comporte 109 volumes répertoriés. Ses notes sur le sujet, estimées par son biographe David Brewster, atteignent 650 000 mots – plus que la plupart de ses œuvres scientifiques publiées réunies.

Il cache tout cela soigneusement. L'alchimie était en partie interdite en Angleterre de son vivant – la Couronne craignait la dévaluation de l'or si quelqu'un trouvait vraiment la pierre philosophale.

Newton travaille dans le secret, avec quelques correspondants triés sur le volet, pendant plus de vingt-cinq ans. Une grande partie de ses manuscrits disparaît dans un incendie accidentel de son laboratoire. Ce qu'il reste représente peut-être la moitié de ce qu'il a écrit sur le sujet.

Son secrétaire et assistant Humphrey Newton – aucun lien de famille – se souvient de l'avoir vu travailler à son fourneau des nuits entières, sans dormir, sans manger, les yeux rouges de fumée et de concentration. Il décrit un homme consumé par ses expériences, hanté par quelque chose qu'il ne pouvait pas nommer à ses collègues de la Royal Society.

Vers 1693, Newton traverse une dépression sévère. Troubles du sommeil, paranoïa, ruptures avec ses proches. Pendant longtemps, les historiens ont cherché des causes psychologiques. Une théorie plus prosaïque a ensuite émergé : l'empoisonnement au mercure, substance centrale dans ses expériences alchimiques. L'analyse de ses cheveux, conservés, a révélé des taux de mercure, de plomb et d'arsenic très au-dessus des normes. Newton se faisait lentement tuer par sa propre recherche.

IV. LA FILIATION CACHÉE

Pendant deux cents ans après sa mort, la partie alchimique de l'œuvre de Newton reste dans l'ombre. Sa famille conserve les manuscrits, les jugeant compromettants pour la réputation du grand homme. En 1872, un descendant fait don à l'Université de Cambridge d'une partie des papiers. Le bibliothécaire renvoie à la famille les écrits « n'étant pas de nature scientifique » – c'est-à-dire précisément les travaux alchimiques.

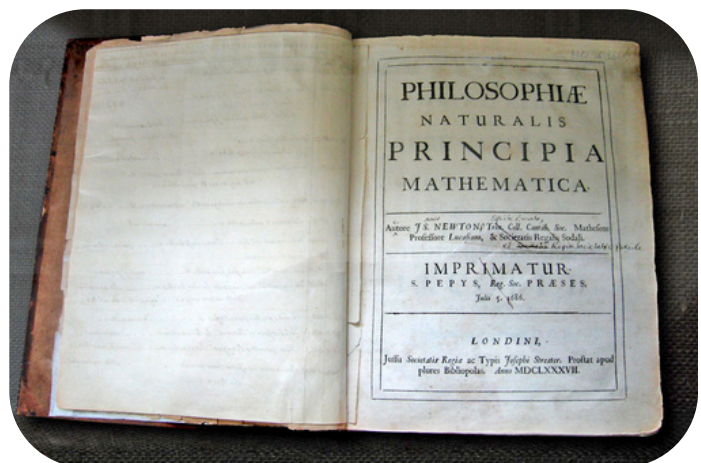
En 1936, la famille se résout à vendre. Les manuscrits sont dispersés chez Sotheby's à Londres. C'est là qu'intervient John Maynard Keynes – l'économiste le plus influent du XX^e siècle, architecte du système de Bretton Woods, théoricien du capitalisme régulé. Keynes était aussi un collectionneur passionné, fasciné par Newton depuis l'adolescence. Il rachète méthodiquement les lots alchimiques, les reconstitue en collection, les lit.

Ce qu'il y trouve le bouleverse. En 1942, pour le tricentenaire de la naissance de Newton, il prononce un discours resté célèbre. Newton, dit Keynes, n'est pas ce qu'on croit :

« Newton n'était pas le premier au siècle de la Raison. Il était le dernier des Babyloniens et des Sumériens, le dernier grand esprit qui a contemplé le monde visible et intellectuel avec les mêmes yeux que ceux qui ont commencé à construire notre héritage intellectuel il y a quelque dix mille ans. »

C'est un renversement complet. Newton n'est plus le fondateur de la science moderne – ou plutôt, il l'est, mais presque malgré lui, en chemin vers autre chose. Ce qu'il cherchait vraiment, selon Keynes, c'était la sagesse des Anciens : une clé cachée dans la structure du monde, que Dieu avait encodée dans la matière et que l'alchimie pouvait révéler. La gravitation universelle n'était pas pour Newton un triomphe de la raison sur le mystère. C'était une fenêtre supplémentaire ouverte sur le mystère.

Les historiens des sciences ont depuis confirmé et nuancé l'intuition de Keynes. L'alchimie n'était pas séparée du reste de l'œuvre newtonienne – elle en était solidaire. C'est en travaillant sur les affinités entre métaux que Newton développe son intuition de forces agissant à distance, intuition que ses contemporains mécanistes rejetaient comme une résurgence de l'occultisme. La notion même de force d'attraction gravitationnelle – le cœur des Principia – était considérée par Leibniz et les cartésiens comme une qualité occulte, une régression vers la magie. Ils n'avaient pas entièrement tort : Newton l'avait en partie trouvée dans ses creusets.



V. LE DERNIER MAGICIEN

Newton mourut en 1727. Quelques décennies plus tard, Antoine Lavoisier posait les fondements de la chimie moderne : loi de conservation de la masse, nomenclature des éléments, décomposition de l'eau. La vieille idée que les métaux étaient fondamentalement une même substance sous différents arrangements s'effondrait. La transmutation devenait impossible – non plus parce qu'on n'avait pas trouvé la bonne méthode, mais parce qu'on comprenait enfin pourquoi elle ne pouvait pas fonctionner.

L'alchimie mourut ainsi : non pas vaincue, mais absorbée. La chimie prit ses instruments, ses méthodes, ses découvertes – et jeta le rêve. Le mot disparu de la science officielle. Les traités alchimiques rejoignirent les bibliothèques des curieux et des ésotéristes.

Il y a dans cette fin quelque chose de particulièrement mélancolique quand on pense à Newton.

Il avait passé trente ans à chercher la clé du cosmos dans des cornues de mercure et de soufre. Il avait trouvé quelque chose de bien plus grand – les lois universelles du mouvement, la mécanique céleste, la décomposition de la lumière. Et en trouvant tout cela, il avait, sans le vouloir, rendu sa vraie quête impossible à jamais.

Le dernier des magiciens avait tué la magie. C'est peut-être le plus beau des paradoxes que l'histoire des sciences nous ait légués.



JAN LUYKEN, LE MIROIR DES MARTYRS

À AMSTERDAM EN 1673, UN JEUNE POÈTE LIBERTIN CONNAÎT UNE VISION QUI BASCULE TOUT. IL PASSERA LE RESTE DE SA VIE À GRAVER LA SOUFFRANCE DES AUTRES AVEC UNE PRÉCISION QUE SES CONTEMPORAINS JUGEAIENT SUBLIME — ET QUE LES SIÈCLES SUIVANTS TROUVERAIENT TERRIFIANTE.

I. LE LIBERTIN

Jan Luyken naît en 1649 à Amsterdam, dans une famille de classe moyenne instruite – son père Caspar l'Ancien est enseignant dans une école mennonite. L'enfant grandit entre les canaux et les entrepôts de la ville la plus commerçante du monde, à l'âge d'or de la peinture hollandaise. Rembrandt meurt quand il a vingt ans. Vermeer peint à Delft à quarante kilomètres de là.

Luyken apprend la peinture chez Martin Saeghmolen, puis la gravure et l'eau-forte chez Coenraet Decker. Il est doué. Il le sait. Il se retrouve dans un cercle de jeunes poètes qui s'appellent eux-mêmes De Wijngaardranken – Les sarments de vigne – et qui écrivent de la poésie amoureuse, boivent, courent les femmes. En 1671, il publie son premier recueil : Duytse lier, la Lyre allemande. Ce sont des vers érotiques, sensuels, habités par le désir. Un jeune homme fougueux qui chante sa maîtresse Maria de Oudens, les plaisirs du corps, la légèreté d'une vie bien menée.

En 1672, il épouse Maria. De leurs cinq enfants, quatre mourront en bas âge. Seul Caspar survivra – le fils, qui deviendra lui aussi graveur, et travaillera avec son père jusqu'à sa propre mort en 1708, quatre ans avant celle de Jan.

Puis, en 1673, quelque chose se brise – ou s'ouvre.

II. LA CONVERSION

À vingt-quatre ans, Jan Luyken connaît ce que les mystiques appellent une expérience de conversion – une rupture intérieure soudaine, violente, irréversible. Les sources sont vagues sur la nature exacte de l'événement : une vision, une crise, une illumination. Ce qu'on sait, c'est que l'homme qui en sort n'est plus celui qui y est entré.

Il rejoint la communauté anabaptiste – d'abord à l'instigation de sa femme, puis avec une ferveur qui la dépasse rapidement. Il se plonge dans les écrits mystiques, fréquente les Gichteliens, un groupe de dissidents religieux expulsés de Ratisbonne qui avaient trouvé refuge à Amsterdam, vivant dans la pauvreté volontaire et la méditation. Il publie des recueils de poésie mystique, des emblèmes religieux, des méditations en vers. La Deutsche Lier et ses ardeurs érotiques appartiennent à une autre vie.

Ce basculement est essentiel pour comprendre ce qui va suivre. Luyken ne grave pas la souffrance des martyrs avec le détachement d'un artisan qui remplit une commande. Il la grave comme un acte de foi – comme si chaque corps supplicié sur ses planches de cuivre était une fenêtre ouverte sur quelque chose que lui seul avait entrevu en 1673.

III. LE LIVRE

Le Miroir des martyrs – en néerlandais *De Martelaerspiegel* – n'est pas l'œuvre de Luyken. Il en est l'illustrateur, et c'est suffisant pour l'immortaliser.

L'auteur est Thieleman Janszoon van Braght, prédicateur anabaptiste né en 1625 à Dordrecht. Van Braght passe des années à rassembler les récits de martyrs chrétiens depuis les apôtres jusqu'à son époque – procès-verbaux, correspondances entre villes, édits de persécution, témoignages de proches. Son titre complet dit tout : Théâtre sanglant, ou miroir des martyrs chrétiens baptistes appelés sans défense, qui ont souffert et ont été tués pour le témoignage de Jésus leur Sauveur depuis l'époque du Christ jusqu'à aujourd'hui. En 1660, il publie ce monument de 1478 pages. Un recensement exhaustif, méthodique, de la souffrance.

Van Braght meurt en 1664, avant de voir son œuvre illustrée. C'est en 1685 qu'une société d'éditeurs d'Amsterdam publie la seconde édition, enrichie de 104 eaux-fortes gravées par Jan Luyken – aidé pour certaines d'entre elles de son fils Caspar. Luyken a alors trente-six ans. Il travaille sur ce projet avec l'application d'un homme qui sait exactement ce qu'il fait et pourquoi.



IV. LES PLANCHES

Les gravures du Miroir des martyrs sont parmi les images les plus troublantes produites dans l'Europe du XVII^e siècle – ce qui n'est pas peu dire, dans un siècle qui n'avait pas peur du sang ni de la chair.

Luyken représente les supplices avec une précision technique qui tient du reportage. Bûchers, décapitations, noyades, enterrements vivants, arrachages de langue – chaque méthode est documentée avec le soin d'un anatomiste. Mais ce qui distingue ses planches de la simple illustration de violence, c'est le traitement des visages. Les martyrs de Luyken ne hurlent pas. Ils regardent. Certains semblent absents – ailleurs, déjà partis. D'autres ont les yeux levés vers un ciel que le spectateur ne peut pas voir. Aucun n'implore. Aucun ne s'effondre.

L'une des planches les plus célèbres représente Dirk Willems, anabaptiste néerlandais condamné au bûcher en 1569. En fuyant ses poursuivants sur un lac gelé, Willems se retourne et tend la main à l'un d'eux qui vient de passer à travers la glace. Il le sauve. Il est aussitôt arrêté à nouveau et brûlé vif quelques jours plus tard. Luyken grave le moment du sauvetage – l'homme qui aide son bourreau à le reprendre. La scène est d'une ironie si parfaite qu'elle paraît inventée. Elle est documentée.

Le livre circule d'abord dans les communautés anabaptistes des Provinces-Unies comme un texte de mémoire et d'édification. Il passe ensuite dans les foyers mennonites et amish qui émigrent en Amérique du Nord au XVIII^e siècle – et il y reste. Aujourd'hui encore, le Miroir des martyrs est, dans beaucoup de familles amish et mennonites, le deuxième livre de la maison après la Bible. Les planches de Luyken sont connues de communautés entières qui n'ont jamais entendu son nom.





Dieterich Wilhelmz, wird gefangen
pris et brulé hors d'Asperen, A. 1569. verbrant, A. 1569.

V. L'HOMME QUI TAPISSERAIT LES MURS DE ROUGE

En 1884, Joris-Karl Huysmans publie *À rebours* – le roman du décadentisme français, bible de l'esthétisme fin-de-siècle. Son héros, le duc Des Esseintes, est un aristocrate épuisé qui se retire du monde dans une maison soigneusement décorée pour fuir toute réalité. Il tapisse son boudoir de rouge vif. Et sur toutes les cloisons, dans des cadres d'ébène, il accroche des gravures de Jan Luyken.

Huysmans les décrit par la voix de Des Esseintes comme des planches effroyables, contenant toutes les tortures que la folie de la religion pouvait concevoir. Ce que fascine Des Esseintes chez Luyken, c'est précisément cette capacité à reconstituer les temps et les lieux – à rendre la souffrance ancienne aussi immédiate, aussi présente qu'un fait divers de la veille.

Il y a quelque chose de vertigineux dans ce trajet : un graveur anabaptiste du XVII^e siècle, mystique et pieux, dont les images de martyrs chrétiens finissent dans le boudoir rouge d'un dandy décadent du XIX^e, accrochées non pour édifier mais pour frissonner. Luyken aurait été horrifié. Mais ses planches y trouvent une seconde vie – et une troisième lecture.

Jan Luyken meurt en 1712 à Amsterdam, à soixante-trois ans. Il a gravé plus de trois mille planches au cours de sa vie – scènes bibliques, métiers, emblèmes, catastrophes. Mais c'est la souffrance des autres qui lui a survécu. Ses trente plaques de cuivre originales du *Miroir des martyrs* circulent encore aujourd'hui dans une exposition itinérante qui parcourt les communautés anabaptistes des États-Unis et du Canada. Le libertin de 1671 qui chantait sa maîtresse dans ses vers n'aurait pas reconnu l'homme que la vision de 1673 avait fait de lui. Peut-être est-ce là le vrai miracle qu'il cherchait à documenter.

LE VAMPIRE D'AZARA

Le vampire commun doit son nom vernaculaire à Félix de Azara, naturaliste et militaire espagnol du XVIIIe siècle qui explora l'Amérique du Sud et fut parmi les premiers à décrire scientifiquement ce chiroptère.

Le *Desmodus rotundus* ne suce pas le sang : il le lape. Ses dents sont si fines que la morsure est indolore. Sa salive contient un anticoagulant – la draculine – qui maintient la plaie ouverte pendant qu'il boit. Il ne tue pas ses proies. Il revient.

Nous aussi.

Azara paraît quatre fois par an. Pour être averti du prochain numéro, rendez-vous sur villageofstrange.com



MAI 2026

N°2

PETIT MANUEL DES SYMBOLES ALCHEMIQUES

MIRA CALLIGRAPHIAE
MONUMENTA

LES DANSES MACABRES
D'HANS HOLBEIN LE JEUNE

UNE BRÈVE HISTOIRE DU
VIF ARGENT



Azara

étrange & populaire